

TORNATA DEL 1° FEBBRAIO 1850

PRESIDENZA DEL PRESIDENTE CAVALIERE PINELLI.

SOMMARIO. *Atti diversi — Discussione sul progetto di legge per aggiunta di 20,000 lire ai Casuali (Ministero della guerra), e pronta approvazione — Discussione sul progetto di legge per riforma nel personale del Consiglio d'ammiragliato, e pronta approvazione — Relazione di petizioni — Petizione 914 per indennità ai deputati — Continuazione della discussione intavolata lunedì prossimo passato — Opinioni dei deputati Jacquier e Brunier in favore di quella, e dei deputati Farina P., Bon-Compagni, Cossu e Gianone in opposizione — Mozione preliminare del deputato Mellana — Ordine del giorno motivato del deputato Jacquier — Approvazione dell'ordine del giorno semplice — Continuazione della relazione di petizioni.*

La seduta è aperta alle ore 1 1/2 pomeridiane.

CAVALLINI, segretario, dà lettura del processo verbale della tornata antecedente.

ARNULFO, segretario, espone il seguente sunto delle petizioni ultimamente presentate:

2188. Ferrari Sebastiano e Prato Teofilo, proprietari, di Voghera, porgono lagnanze contro quel sindaco per l'ingiusto riparto degli alloggi militari.

2189. Gagliardi Luigi protesta contro una sentenza emanata in di lui odio dal tribunale di prima cognizione di Nizza.

2190. Schiaffino, capitano marittimo, eccita la Camera a volersi occupare dei mezzi necessari per attivare il commercio ligure nei porti del mar Baltico.

2191. Lucchesi Pietro, da Genova, chiede di venir ammesso al beneficio che godono pel decreto 3 giugno 1848 i cadetti stati soppressi nel 1821.

ATTI DIVERSI.

PRESIDENTE. Sottopongo all'approvazione della Camera il processo verbale della tornata precedente.

(La Camera approva.)

BERTOLINI. Colla petizione 2188 due proprietari di Voghera chiedono di essere esonerati dall'obbligo dell'alloggio militare, al quale sono costretti da una deliberazione del sindaco di quella città.

Credo veramente che questo loro richiamo sia fondato, poichè, se non erro, i regolamenti militari non assoggettavano all'alloggio militare gli abitanti di un dato luogo se non che per tre mesi.

Ora è molto maggior tempo che i proprietari di Voghera debbono dare l'alloggio agli ufficiali stanziati in quella città; questo fatto continua, è per conseguenza urgente il porvi rimedio.

Io perciò pregherei la Camera a voler dichiarare d'urgenza la petizione a cui accenno.

(La Camera dichiara l'urgenza.)

(Il deputato Massone domanda un congedo di pochi giorni che la Camera concede.)

ADOZIONE DEL PROGETTO DI LEGGE PER UNA MAGGIOR SPESA DI VENTI MILA LIRE SULLA CATEGORIA *Casuali* DEL MINISTERO DI GUERRA.

PRESIDENTE. L'ordine del giorno porta relazioni di Commissioni, se ve ne hanno in pronto.

Non essendovene, si procede alla discussione del progetto di legge per un credito di lire venti mila in aggiunta alla somma già stanziata nella categoria *Casuali* del bilancio militare per l'anno 1849. Esso fu proposto dal Ministero ed accettato dalla Commissione nei seguenti termini. (Vedi vol. *Documenti*, pag. 315.)

La discussione generale è aperta.

Non essendovi alcuno che prenda la parola, si procede alla discussione generale dell'articolo.

Nessuno domandando la parola, lo metto ai voti.

(La Camera approva.)

Si procede alla votazione sul complesso della legge per scrutinio segreto.

Risultamento della votazione:

Votanti 118

Maggioranza 60

Voti favorevoli 110

Voti contrari 8

(La Camera approva.)

ADOZIONE DEL PROGETTO DI LEGGE PER VARIAZIONI NEL PERSONALE DEL CONSIGLIO SUPERIORE D'AMMIRAGLIATO.

PRESIDENTE. L'ordine del giorno porta la discussione del progetto di legge per variazione nel personale del Consiglio superiore d'ammiragliato.

Esso venne proposto dal Ministero ed accettato dalla Commissione nei seguenti termini. (Vedi vol. *Documenti*, pagina 317.)

La discussione generale è aperta.

Non essendovi alcuno che prenda la parola, si procede alla discussione parziale degli articoli.

(Sono successivamente approvati senza discussione i due articoli componenti la legge.)

Si procede alla votazione sul complesso della legge per scrutinio segreto.

Risultamento della votazione :

Votanti	120
Maggioranza	61
Voti favorevoli	113
Voti contrari	7

(La Camera approva.)

RELAZIONE DI PETIZIONI.

(Indennità ai deputati — Relazione per votazione, a squittinio segreto.)

PRESIDENTE. L'ordine del giorno porta relazione di petizioni.

Anzitutto è da riaprirsi la discussione sulla petizione 914 già riferita alla Camera, sulla quale si aggiornò la discussione a quest'oggi.

La Commissione aveva proposto l'ordine del giorno motivato perchè si trattava di una petizione contraria all'articolo 50 dello Statuto.

Il signor deputato Gianone aveva proposto un ordine del giorno pure motivato in questo senso che, *senza pregiudizio della questione di contrarietà allo Statuto, la Camera passa all'ordine del giorno.*

Vari sono i deputati iscritti per parlare sulla presente questione, e fra questi il primo è il signor Jacquier, a cui concedo di parlare, osservandogli però che la questione è semplicemente di vedere se la domanda contenuta in quella petizione sia o no contraria allo Statuto, perciò pregiudiziale.

JACQUIER. Je comprends parfaitement qu'une discussion. . . .

PRESIDENTE. C'est sur la question préjudicielle que vous avez le droit de parler.

JACQUIER. Je parlerai simplement de la question préjudicielle, c'est-à-dire sur la question de savoir si la pétition dont il s'agit est oui ou non contraire à l'article 50 du Statut. La discussion est évidemment resserrée dans ces limites. J'expliquerai donc par rapport à cette question que les termes de cette article du Statut: *ne donnent lieu*, ne sont point des termes prohibitifs. Une telle interprétation n'a pu exister dans la pensée secrète du législateur. Il me semble qu'on peut parfaitement interpréter l'article 50 du Statut en expliquant la distinction que le Code civil nous donne des mots *indemnité, rétribution, remboursement, gratification*. C'est une distinction que j'ai déjà faite. A la séance du 28 je donnais des raisons sur le droit positif de l'article 50 du Statut, et aujourd'hui je viendrai appuyer ces motifs par quelques considérations nouvelles en fait. Un des premiers motifs qui me conduit à faire de cet article 50 du Statut l'interprétation dans le sens que j'ai indiqué c'est la position qu'il fait aux employés du Gouvernement même. Or, si vous admettez que l'article 50 du Statut prohibe toute espèce de rétribution, il faut convenir que les députés employés ne peuvent percevoir leur traitement pendant la durée des Ses-

sions législatives. C'est à cette conséquence que nous mèneront nécessairement les conclusions de la Commission.

Les travaux de la Chambre sont très-considérables. Les députés doivent y consacrer toutes leurs œuvres, tous leurs talents, toutes leurs facultés intellectuelles, les employés du Gouvernement, ceux de la capitale comme des provinces, ne peuvent pas vaquer aux fonctions de leur emploi et à celle de la représentation nationale; ils cessent par conséquent, du moment qu'ils appartiennent à la députation, de vaquer à leurs fonctions, et ne sauraient sans injustice et surtout sans cause toucher leurs appointements pendant le temps que durent les travaux de la Chambre.

Ce n'est pas qu'en faisant ces observations j'entende faire la guerre aux employés et à leurs traitements; d'un mal que je combats ce serait en créer un deuxième, et c'est déjà bien assez d'une injustice! Mais toujours est-il que la Commission n'admet pas le cas exceptionnel entre *indemnité, rétribution, gratification et remboursement*, il est impossible de justifier le payement des employés députés durant les Sessions.

Un second motif qui m'induit à penser que l'article 50 du Statut est seulement démonstratif et non impératif c'est la position qu'a faite la loi électorale à tous les citoyens, bien différente en cela de l'ancienne loi électorale de France sous le régime de la monarchie qui soumettait les éligibles à des conditions très-graves!

Notre loi électorale, infiniment plus généreuse et plus libérale, a ouvert à tous les citoyens indistinctement les portes de la députation. Mais il faut convenir que si vous ne donnez pas aux députés les moyens nécessaires pour subvenir aux frais de la représentation, vous consacrez en droit ce que vous refusez en fait. Il y aurait un non-sens entre la loi électorale et son application. Que dis-je? Une contradiction flagrante, qui supposerait quelque chose de très-sérieux, une arrière pensée astucieuse et révoltante.

Qui veut la fin veut les moyens. La loi appelle tous les citoyens; elle les convie tous à la représentation nationale; serait-il donc vrai, après cette invitation publique, généreuse, qu'elle n'eût convié à ce banquet des réformes que l'électeur capable d'y payer son écot?

Il me semble qu'au lieu de critiquer l'interprétation donnée à l'article 50 on devrait s'estimer heureux de lui sauver le déshonneur d'un contre-sens ou d'un mensonge. Le Gouvernement avait tous les moyens pour cela. Il les a encore; tels seraient, par exemple, l'ouverture des malles-postes pour les députés qui viennent ou s'en retournent. Ainsi qu'on le voit, dans cet acte il n'y a ni indemnité, ni rétribution.

En général tous les fonctionnaires reçoivent pour leurs travaux un appointement ou une gratification, une rémunération quelconque de service. Les travaux les plus sérieux, les plus importants, sont ceux de la Chambre; il sont les plus pénibles sous le rapport de la responsabilité; je ne vois pas maintenant pourquoi dans un Gouvernement constitutionnel, où tous les citoyens doivent être égaux, les députés qui perdent un temps infini, qui laissent leurs affaires privées et de famille, seraient les seuls à ne pouvoir prétendre à aucune rémunération! Je sais bien que l'on objectera à cela que si une rétribution venait à être attachée au mandat de député il n'y aurait pas d'intrigues auxquelles on n'eût recours pour faire réussir tel candidat au préjudice de tel autre. Mais je réponds que ces objections sont sans importance, attendu que les intrigues peuvent être faites tant dans un sens que dans un autre, aussi bien par un parti que par

l'autre, et que, en résumé, le choix nombreux des candidats est en thèse générale une chose bonne pour tous et pour l'Etat.

Je comprends parfaitement que les députés qui séjournent à Turin n'aspirent point à l'indemnité à laquelle peuvent aspirer les représentants qui viennent des provinces éloignées de l'Etat, parce que vivant dans l'intérieur de leur famille, leurs travaux, sans les conduire à de nouvelles dépenses, sont largement compensés par le bienfaisant prestige du titre honorable que la nation leur a donné, et qui jette sur leur position sociale un reflet d'illustration ou de bonheur; mais il n'en est pas de même des députés qui viennent des provinces; tels sont, par exemple, ceux de la Savoie et de la Sardaigne. Ceux-ci se trouvent dans une position essentiellement diverse.

On m'objectera enfin le désintéressement qui est la base du caractère d'un représentant. Parlons du désintéressement et parlons-en souvent! De ce désintéressement qui fait négliger au député de s'immiscer dans les spéculations commerciales dont par sa position il a le secret, qui lui fait oublier ses droits devant ceux de tous les autres, qui lui fait détourner les yeux de ses positions attrayantes (*Montrant le banc des ministres*) pour l'ambition desquelles tant de Parlements se sont divisés et rendus incapables d'accord et du bien public. (*Bravo!*) Parlons-en et ne nous contentons pas d'en parler. Mais ne faisons pas allusion à un modeste allègement à tant de sacrifices, allègement qui aide le député peu fortuné à supporter tant de charges, allègement qui, peut-être encore, très-souvent soutiendra son indépendance. (*Bravo!*)

Ah messieurs! nous sommes au début d'une législation nouvelle. L'édifice social est à rebâtir. Armée, justice, finance, tout est à retoucher et coordonner avec le système constitutionnel.

Pour créer toutes les lois organiques dont nous avons besoin il ne nous faudrait pas seulement siéger 5 ou 6 mois par année, mais rester en permanence pendant les 5 ans de la Législature toute entière.

Or, je le demande, pourra-t-on rationnellement exiger ce sacrifice sans rémunération? Et déjà je le crois, je le pressens, je le vois, je le sais, bon nombre de députés se retireront. Les congès, puis les démissions viendront, laissant le champ libre aux heureux de la ville de Turin et à l'aristocratie pire de toutes, celle de l'argent.

Aurez-vous alors la représentation nationale? Non! Avez-vous alors le Statut? Oui, mais à la lettre morte.

Après ces considérations sérieuses, pleines d'équité, appuyant mon interprétation, je reviens au droit positif.

Je dis avec l'article 49 du Statut: c'est un mandat que l'office du député, et me plaçant en face de ces motifs d'équité même, je ne m'étonne plus que le législateur n'ait usé que des termes *démonstratifs* de l'article 50. Il a voulu exclure une action utile ou directe contre les électeurs ou la nation, mais il n'a pas exclu la nation et l'Etat du droit d'opérer une diminution de dépenses à titre de remboursement par tout moyen.

Eh, messieurs! de quel droit les députés sardes s'embarquent-ils gratis sur les vaisseaux de l'Etat, si l'Etat ne peut et ne doit rien donner ou faire pour eux, et tout revêt le caractère de l'indemnité ou de la rétribution?

Voilà, messieurs, pourquoi je désirais faire naître si non vos convictions, à tout le moins vos doutes; pourquoi je soutenais que le Statut n'est pas hostile à la pétition si légèrement rejetée par la Commission, et pourquoi je ne voulais

pas laisser en cette Législature consacrer un précédent qui empêcherait le Gouvernement de réparer une fâcheuse interprétation. (*Bene!*)

Par tous ces motifs je proposerais un ordre du jour qui tiendrait non pas à consacrer en fait le droit d'indemnité accordé aux députés, mais à empêcher que l'on fit droit aux conclusions de la Commission qui sont pour le rejet et pour l'ordre du jour sur cette pétition, comme étant contraire à un article du Statut, et je demanderais qu'elle fût renvoyée au Conseil des ministres pour que l'on étudiât les moyens de concilier les intérêts des représentants de la nation avec l'article 50 du Statut.

FARINA P. Debbo invocare gli antecedenti della Camera per far vedere come la Commissione e la Camera stessa abbiano sempre avuto per uso invariabile di passare all'ordine del giorno sulle petizioni contrarie allo Statuto, dichiarandole tali.

Ciò appunto venne fatto dall'onorevole signor relatore, il deputato Sappa.

A questo riguardo io non posso convenire nell'opinione dell'onorevole preopinante che, cioè, quando si tratta d'indennità, si debba adottare una massima diversa da quella che si adotterebbe se si trattasse di retribuzione, imperciocchè l'articolo dello Statuto contempla e l'uno e l'altro caso, ed è abbastanza chiaro per non dar luogo ad interpretazione di sorta. Dice questo articolo:

« Le funzioni di senatore e di deputato non danno luogo ad alcuna retribuzione o indennità. »

Del resto, io non credo che ora sia il caso di agitare questa questione; ripeto solo che in contingenze simili si è sempre seguito questo sistema; che, se la Camera ne volesse ora seguire uno diverso, essa deciderebbe oggi in senso contrario a quello in cui decise il giorno 19 dello scorso mese, relativamente ad una petizione concepita in termini pressochè identici; questa petizione portava il numero 769, e venne, come dissi, da me riferita il giorno 19 dello scorso mese, e si passò su di essa all'ordine del giorno, essendosi considerata come contraria allo Statuto.

Non occorre più di parlare di facilitazioni che si potrebbero fare, come sarebbero quelle di aver posti nei vagoni delle strade ferrate, nelle vetture pubbliche dello Stato, sui battelli a vapore dello Stato; queste sarebbero cose diverse. La petizione in discorso parla d'*indennità*, e la petizione numero 769 parlava pure d'*indennità*.

La Camera, il giorno 19, passò all'ordine del giorno su questa petizione, siccome contraria allo Statuto; se adesso non passa più all'ordine del giorno, la Camera decide il contrario di quello che già decise su petizioni identiche; quindi io non vedo il perchè la Camera debba mettersi in questa contraddizione.

Quando verrà presentato un progetto di legge relativo all'indennità, allora si discuteranno le massime, e si faranno valere gli argomenti in pro ed in contro; ma riguardo ad una semplice petizione, contraria alle disposizioni dello Statuto, la Camera ha sempre usato, come già ho detto, di passare su di essa all'ordine del giorno; io ho fatto queste osservazioni, non solo perchè io abbia riferito una petizione che tratta di questo argomento, ma perchè ne ho riferito otto o dieci altre, sulle quali, essendo in opposizione ad altri articoli dello Statuto, si passò sempre all'ordine del giorno. Io insisto quindi affinché la Camera adotti l'ordine del giorno, motivandolo nel senso del relatore Sappa, cioè per essere questa petizione contraria alle disposizioni dello Statuto.

BRUNIER. Je réponds à M. Farina que les précédents de

la Chambre n'ont jamais formé des jugements irrévocables dont on ne pût appeler; je lui citerai l'immovibilité des magistrats que le premier Parlement fit remonter aux trois années antérieures au Statut, tandis que les Chambres suivantes, même celle actuelle, qu'on n'accusera pas d'être trop rouge, ont maintenu l'immovibilité, et pourtant l'exclusion des magistrats.

Il ne s'agit pas de savoir ce que la Chambre a pu penser autrefois de l'indemnité; la question est de savoir si une loi qui allouerait une indemnité aux députés serait contraire au Statut oui ou non. Je soutiens que le Statut n'est point contraire à une loi semblable.

De tous les contrats, de tous les quasi-contrats et même des faits de l'homme, dérivent des actions qui donnent droit d'exiger des dommages-intérêts lorsqu'on en a souffert. Ainsi, d'après les principes généraux du droit et de l'équité, les fonctions de sénateur et de député donneraient lieu à une rétribution ou à une indemnité égale aux déboursés que le sénateur ou le député pourraient avoir fait à l'occasion de ses fonctions. L'article 1493 du Code civil leur en donnerait le droit; il dit « que le maître dont l'affaire a été bien administrée doit rembourser au gérant toutes les dépenses utiles qu'il a faites. » C'est cette action directe résultant de la nature même de la gestion que l'article 50 du Statut a refusée aux sénateurs et aux députés. Mais nulle part je ne vois, ni dans le Statut, ni ailleurs, la défense de convenir d'une rétribution ou d'une indemnité. Je dis donc que l'article 50 du Statut est *négalif* et non *prohibitif*, lorsqu'il dit: « les fonctions de sénateur et de député ne donnent lieu à aucune rétribution, à aucune indemnité. »

Il est *négalif*, parce qu'il dénie aux sénateurs et aux députés une action directe donnant lieu virtuellement à une rétribution ou à une indemnité, et résultant du seul fait de l'exercice de leurs fonctions. Il leur dénie cette action envers l'Etat comme envers les citoyens. Mais il n'est pas *prohibitif*, parce qu'il ne défend pas toute convention contraire.

Il y a une distance immense entre refuser une indemnité qui serait due de plein droit, et prohiber tout contrat ou convention, toute loi qui tendrait à l'allouer.

Le Statut a voulu écarter l'action que les sénateurs ou les députés auraient pu mesurer des lois sur le mandat et spécialement de l'article 1493 du Code civil; mais nullement les empêcher de faire des pactes à cet égard. Si le législateur avait voulu étendre ses prohibitions aussi loin, il l'aurait exprimé quelque part; il aurait dit: « non-seulement les fonctions de sénateur et de député ne donnent pas lieu à une rétribution, à une indemnité, mais encore il est défendu de faire aucune loi, aucune convention qui tendrait à éluder cette disposition; partant, il est défendu de promettre, de donner et de recevoir, dans aucun cas, aucune rétribution, aucune indemnité. »

Mais nulle part la volonté du législateur ne s'est manifestée en ces termes; nulle part elle a défendu aux uns de recevoir et aux autres de promettre et de donner une indemnité. Or, on le sait, en droit tout ce qui n'est pas défendu est permis. Ainsi le fils de famille qui recevrait de son père une indemnité pour remplir les fonctions de sénateur, les électeurs qui, par souscription, feraient à un député une indemnité, les communes mêmes et districts électoraux qui voteraient des fonds pour avoir tel député de leur choix qu'ils ne pourraient avoir sans cela; toutes ces personnes, dis-je, auraient agi légalement, sans violer le Statut.

Aucune de ces indemnités ne seraient due en vertu du Statut, c'est vrai; l'article 50 est clair, mais le fils de famille sénateur, les députés qui n'ont accepté qu'à la condition d'une rétribution ou d'une indemnité, non-seulement ne pécheront pas en la recevant, mais encore ils auront une action dérivant des conventions qu'ils auront faites.

En justice, leur demande sera accueillie comme découlant d'une convention; elle serait écartée, *sans convention*, quels que fussent les dommages que les requérants eussent supportés à raison de la gestion de ces fonctions.

Si le législateur avait voulu que dans aucun cas le sénateur ou le député ne reçut, ni pût recevoir d'indemnité, par aucun moyen ni direct, ni indirect, outre qu'il l'aurait dit en termes clairs et précis comme le sont toujours ceux des lois prohibitives, c'est qu'il aurait fixé une peine qui devait frapper les délinquants qui, par des conventions particulières, tendraient à violer cette loi d'ordre public.

Comprend-on une loi prohibitive sans la sanction pénale à côté, qui seule en assure l'exécution? Une défense sans châtement ne se déclare-t-elle pas nulle, en impliquant que l'on peut l'enfreindre impunément? L'article 50 du Statut n'a donc rien voulu défendre, puisqu'il n'a pas voulu punir, ni voulu aucune autre loi pour lui.

Je cherche encore la volonté du législateur dans d'autres dispositions, et je vois qu'il a exigé un cens pour l'électorat, et qu'il n'en exige point pour l'éligibilité. Pourquoi cela? Parce qu'il a voulu certaines garanties primordiales chez l'électeur qui doit être par sa position intéressé à la chose publique; le cens est le contrôle de la loi; mais le député n'étant pas tel par la loi, ne pouvant arriver au Parlement que par l'élection, le législateur savait que le choix des intéressés était la plus puissante des garanties; il a voulu que le choix des électeurs ne fût soumis à aucune restriction, qu'il pût élever à l'honneur de la députation tout citoyen quelconque qui jouirait de l'estime publique, et qu'il pût le prendre dans toute position de fortune.

Messieurs, le législateur qui a voulu l'admission de tous les citoyens à la députation est le même qui a octroyé le Statut; c'est à la même époque à peu près qu'il a émis la loi électorale, qui dérive directement du Statut, qui en est la fille aînée, et sans laquelle le Statut serait une lettre morte.

Or, il me répugne de croire que Charles-Albert ait voulu poser en principe ce qui, dans l'exécution, ne pouvait être appliqué; car il serait faux de dire que la députation est accessible à tous, si elle ne l'est qu'à ceux qui ont de la fortune, et qu'il soit défendu d'allouer à ceux qui n'ont pas les moyens d'y arriver.

Il serait faux de dire que les électeurs peuvent jeter leurs vues sur l'homme qui jouit de toute leur estime, s'ils ne peuvent pas lui faciliter l'arrivée à la Chambre, en le défrayant de ses déboursés, lorsqu'il ne peut pas par lui-même y faire face. Ce qui serait vrai en théorie serait mensonge en pratique; le principe serait populaire et fécond, l'application serait aristocratique et stérile; ce fait serait toujours en contradiction avec l'esprit de la loi.

Je ne suppose pas de restrictions mentales de ce genre dans l'âme de Charles-Albert; je préfère croire que ce qu'il a dit il l'a voulu; que, quand il a déclaré la députation accessible à tous, il n'a pas voulu empêcher les électeurs ou tous autres d'en octroyer les moyens à ceux qui ne les auraient pas. Je préfère croire que, suivant l'adage, *en voulant la fin, il a voulu les moyens*.

Si les sénateurs et les députés peuvent actuellement,

sans enfreindre l'article 50 du Statut, recevoir de leurs parents, de leurs amis, de leurs mandants une indemnité, à plus forte raison le pourront-ils, s'il y avait une loi qui la réglât.

Si les conventions particulières dont je parle ne sont pas défendues aujourd'hui, on ne peut pas dire que le Statut s'oppose à ce qu'on fasse une loi sur cette matière.

Comment comprendrait-on que des conventions, qui sont la loi des parties, fussent permises aux particuliers et défendues aux grands pouvoirs de l'Etat? Où est la limite de prohibition?

Je conclus donc que rien n'obste à ce qu'on fasse une loi sur un objet qui est permis aujourd'hui même sans loi. Car il arrive souvent qu'on ne peut faire de conventions sur un objet, parce qu'il est contraire à la loi, mais néanmoins rien n'empêche que cette loi ne soit retirée.

Je m'arrête à ces dispositions législatives. Elles me suffisent pour me convaincre pleinement que le Statut n'a point défendu toute loi ou convention particulière qui assurât une indemnité aux sénateurs et aux députés.

Je n'entrerai donc pas dans la distinction faite par mon honorable collègue M. Jacquier entre l'indemnité et le remboursement des frais. Cette distinction serait vraie et juste si le Statut défendait la stipulation d'une indemnité ou la confection d'une loi à cet égard.

Je répudie donc le thème de M. Jacquier sur le remboursement, parce qu'il supposerait que l'indemnité ne peut jamais être convenue. Je vais plus loin que lui. Je dis non-seulement le remboursement, mais la rétribution et l'indemnité déniées par l'article 50 du Statut peuvent être allouées par loi.

La lettre du Statut ne défend nullement de faire des conventions ou des lois qui fixent une indemnité. Mais les adversaires de cette indemnité, à défaut d'une défense expresse qu'ils ne peuvent trouver ni dans le Statut, ni dans aucun recueil de lois, invoqueront l'esprit de l'article 50. Ils prétendront en tirer une déduction que la volonté du législateur a été que, dans aucun cas, sous aucun prétexte, on ne pût recevoir d'indemnité.

Je réponds à cette observation qu'en fait des lois prohibitives on doit être sobre d'interprétations. Il n'est pas permis de les étendre d'un cas exprimé à un cas non prévu, et du moment qu'une loi sur cette matière n'est pas expressément défendue, elle est permise, alors surtout que loin d'être contraire aux bonnes mœurs et au droit public, elle est conforme à la justice, à l'équité, et surtout à l'intention formellement exprimée dans la loi électorale, de l'admission à la députation de tous les citoyens qui ont l'âge requis par l'article 40 du Statut.

Remarquez en outre, messieurs, que ceux qui sont si chatoilleux sur l'esprit du Statut, sur l'interprétation de l'article 50, lorsqu'il s'agit d'indemnité, sont beaucoup moins susceptibles sur d'autres points essentiels où la lettre même du Statut ne paraît pas avoir été respectée.

Ainsi, s'il fallait juger jusqu'à quel degré le troisième alinéa de l'article 19 a pu être entamé par la dissolution de la dernière Chambre, soyez certains que ces messieurs laisseraient tomber de leurs lèvres un bill d'impunité, et déposeraient dans l'urne du scrutin un verdict d'acquiescement pour absoudre le Ministère, et qu'ils trouveraient très-constitutionnel que la liste civile du Roi régnant fût fixée par le second Parlement, au lieu de l'avoir été par le premier.

Je sais bien qu'on peut quelquefois excuser le pouvoir exécutif de prendre de ces mesures qui blessent la Constitu-

tion; mais cela ne peut se comprendre que lorsque le pays est dans l'une de ces positions extrêmes où il s'agit pour lui de la vie ou de la mort. Alors la nation murmure: *Salus populi suprema lex esto*; et il est absout son sauveur. Mais ici il n'y avait danger ni pour la nation, ni pour aucun des trois pouvoirs.

Le Ministère n'a pas dissout la Chambre pour les sauver, mais pour se sauver lui-même. Lui seul était en danger. C'est donc dans l'intérêt de sa propre conservation qu'il s'est mis dans l'impossibilité de faire voter la liste civile par le premier Parlement qui a suivi l'arrivée au trône de Victor-Emmanuel. Malgré ces motifs, soyez persuadés que les sévères à l'endroit de l'indemnité seront beaucoup plus coulants sur l'interprétation de l'article 19 du Statut.

Maintenant que j'ai examiné la question sous le point de vue des principes, je désire passer dans le domaine des faits. S'il n'est pas douteux, pour moi, que l'article 50 ne s'oppose nullement à ce qu'il soit alloué une indemnité aux sénateurs et aux députés en vertu d'une loi, je trouve que dans la pratique et dans l'exécution ma version a reçu diverses applications. Et si l'on admettait la version opposée, « qu'il est défendu, dans tous les cas, de concéder aucune indemnité, aucun remboursement aux sénateurs et aux députés, » je dis qu'il n'y a pas d'articles du Statut qui auraient reçu autant de coups que l'article 50.

Tous les ministres qui se sont succédés depuis que nous vivons sous le régime constitutionnel; tous les sénateurs, tous les députés de toutes les Législatures, y compris ceux qui m'entendent, tous ont violé le Statut, je les prends tous en flagrant délit. Il ne resterait plus qu'à ouvrir à deux battans les portes de toutes les prisons pour recevoir ces nombreux et hauts personnages, si la loi n'avait pas été assez imprévoyante pour n'infliger aucune peine à ceux qui violeraient cet article.

Je m'explique.

Tous les Ministères qui se sont succédé jusqu'à présent ont, en dépit de l'article 50, donné des ordres pour que les sénateurs et les députés jouissent de la franchise postale. Les sénateurs et les députés ont accepté sans réclamation.

La *Gazette piémontaise* leur a été distribuée gratuitement par ordre des divers Ministères; les sénateurs et les députés en ont joui sans même songer qu'il y eût rien au monde de violé.

Le Ministère qui convoqua le premier Parlement, commença par une proposition de loi très-incostitutionnelle; il demandait le logement pour le président, plus une allocation de 4000 francs par mois de Session, et en outre une allocation mensuelle pour les questeurs de 1000 francs.

Qu'est-ce donc cette franchise, cette gazette, cette allocation au président et aux autres membres du bureau que le Ministère Balbo demandait? N'était-ce pas une indemnité attachée aux fonctions de sénateur et de député? N'est-ce pas en qualité de députés qu'ils siègent au bureau de la Présidence? Cessent-ils d'être députés pour cela? Non, il sont députés et restent soumis aux lois qui régissent la Chambre.

Le supérieur d'un couvent n'est-il pas soumis aux règles de son ordre aussi bien que les autres membres? Eh bien! les membres du bureau sont dans ce cas; l'article 50 leur est applicable.

Quelle raison donnera-t-on pour excuser la franchise des lettres? Dira-t-on qu'il ne convient pas que les sénateurs et les députés payent de leur bourse des ports de lettres ou de plis, qui ne leur sont adressés qu'à raison de leurs fonctions? Mais si c'est la convenance qu'il s'agit de

consulter, je dirai : convient-il aussi que le député paye de ses propres deniers une voiture, des frais de voyage et de séjour qu'il n'a entrepris de même que pour l'exercice de ses fonctions ? Dira-t-on que les lettres et la gazette se délivrent en nature, et qu'il est moins blessant de les recevoir sous cette forme que si c'était un remboursement en numéraire ? Mais on ne vous a pas encore dit que l'indemnité ne serait pas en nature. Si le Gouvernement passait les frais dont je viens de parler, en accordant aux membres des deux Chambres une place dans ses courriers, un logement, comme on le proposait, pour M. le président, notre objection tomberait donc !

L'allocation que le ministre Ricci proposait pour les membres du bureau, qu'était-elle sauf une indemnité ? Vous me direz que pour ces messieurs *c'est différent*. Je ne sais pas bien ce qu'on veut dire par ces mots *c'est différent*, lorsqu'on ne donne pas la raison de la différence. Si l'ont veut dire que l'allocation demandée par les membres du bureau est pour frais de représentation, oh ! alors je dis également *c'est différent*. Les frais de représentation contribuent-ils à rendre la représentation nationale plus vraie ? Met-elle les électeurs à même de faire de meilleurs choix ? Non. L'indemnité aux députés donnerait-elle ces résultats ? Oui.

Voilà la raison de la différence ; elle n'est pas à l'avantage des adversaires. Mettons l'utile avant le luxe ; et puis ces convenances, toutes ces distinctions ne peuvent s'accommoder avec l'article 50. De deux choses l'une : ou le député peut recevoir une indemnité, et alors il n'y a point d'obstacle à ce que l'on fasse une loi qui la règle, ou bien elle contient une prohibition complète, absolue, et alors elle doit recevoir une application rigoureuse, et il n'y a pas jusqu'au papier, aux plumes et à l'encre dont nous faisons usage qui ne soient une infraction. Sur les principes il ne peut y avoir de transaction ni de relâchement. Ce que l'ont dit de l'indemnité en général s'applique à tous ces objets qui je viens de relater et qui ne sont autre chose qu'une indemnité partielle de ce que le député serait tenu de déboursier pour remplir ses fonctions.

Puisque j'en suis aux violations que l'article 50 aurait reçues dans son application s'il était *prohibitif*, comme quelques-uns le pensent, les fonctionnaires publics qui ont siégé dans la Chambre des sénateurs et dans celle des députés, en continuant à recevoir leurs appointements ne se trouveraient-ils pas aussi en opposition avec lui ? L'appointement de l'employé ne doit pas être une pension ; il ne doit être que le correspectif de son travail et de son assiduité. Ce correspectif cessant, son appointement doit cesser aussi. Voilà ce qui doit être dans tout pays bien administré, où les employés ne sont pas en habitude à regarder les places comme des sinécures dont ils ont la pleine propriété et quasi-héréditaires dans leurs familles.

Je sais bien qu'on combat mon assertion en disant que l'appointement n'est pas seulement la rétribution du service actuel, mais qu'il est en outre une rémunération des services antérieurs et plus anciens.

Je réponds à cela que lorsque l'employé n'a pas le nombre d'années de service exigé par la loi pour jouir de sa retraite il est sans droit acquis. Il n'a que l'espoir d'acquiescer ce droit : et s'il vient à perdre son emploi avant cette époque, même par accident, sans faute de sa part, il n'a pas droit de réclamer une pension de retraite, pas même une partie de son appointement. Pourquoi donc l'employé qui abandonne son poste pour venir siéger aux Chambres continue-t-il à toucher ses honoraires ? Parce qu'il remplit les fonctions de député ou de sénateur. Ce sont donc les fonctions de député et de sé-

nateur qui font qu'il n'est pas privé de ses appointements. Ces appointements sont donc l'indemnité que le pouvoir lui maintient à raison de ses fonctions de sénateur et de député.

L'employé reçoit donc une indemnité attachée à ses fonctions de sénateur ou de député ; cela est si vrai, que s'il venait à suspendre ses fonctions pendant tout l'intervalle des Sessions et consacrer ce temps à voyager ou à des occupations étrangères à sa profession, il serait privé de ses émoluments ; et même plus, il serait suspendu ou destitué. Or de quel droit le fonctionnaire ne souffrirait-il aucune diminution sur ces appointements pendant l'intervalle des Sessions, lorsque le médecin, l'avocat et tous les membres qui exercent une profession, non-seulement sont privés des honoraires de leur profession pendant le temps des Sessions, mais qui, à leur retour, ne retrouvent plus la même clientèle, tandis que l'employé à son retour à son poste retrouverait le même appointement qu'avant son départ pour le Parlement ? Il est en outre de toute justice que cette inégalité de position entre les députés fonctionnaires et députés non fonctionnaires disparaisse : ou tous auront l'indemnité, ou aucun.

On objecte encore que si on suspendait l'appointement des employés pendant l'intervalle des Sessions, ce serait les exclure de fait de la députation.

J'ai meilleure opinion que cela des employés ; je ne comprendrais pas que lorsque les députés non fonctionnaires sacrifient des intérêts plus grands que les fonctionnaires, ceux-ci laissassent à ceux-là le monopole du patriotisme et du désintéressement. Puis, cette prévision fâcheuse qu'on a des employés fût elle vraie, il n'y aurait à leur absence du Parlement qu'un demi-mal. Le bien public s'en consoleraient en les voyant gérer eux-mêmes leurs bureaux, y apporter leurs lumières et leur dévouement.

Je me résume, enfin, en disant que l'article 50 du Statut n'est que *négalif* et non *prohibitif* : que dès lors on peut convenir d'une indemnité soit avec l'État par une loi, soit avec les électeurs par des conventions particulières. Que si cet article avait voulu défendre de semblables lois ou conventions il l'aurait dit, en ajoutant une peine pour ceux qui l'enfreindraient, et la loi électorale n'aurait pas rendu la députation accessible à tous, ce qui serait un non-sens avec l'interprétation prohibitive prêtée à cet article. Que les sénateurs et les députés ont reçu et reçoivent une indemnité partielle dans la franchise, la gazette et divers autres objets qu'ils reçoivent gratuitement ; que les Ministères qui ont adopté ces mesures sans loi, par simple décret, peuvent à plus forte raison étendre ces indemnités à d'autres objets, en présentant une loi ; que le Ministère a pu solliciter une indemnité, à quel titre que ce soit, pour les membres du bureau, et enfin qu'on peut encore aujourd'hui solliciter une allocation pour frais de réunion des membres des deux Chambres chez leurs présidents : allouer à ceux-ci en outre un appartement dans les palais des deux Chambres : qu'on peut faire tout cela, sans craindre de blesser ni la lettre, ni l'esprit du Statut, et en conséquence que les trois pouvoirs peuvent parfaitement faire, quand ils le jugeront convenable, une loi qui règle une indemnité en faveur des députés, et avoir la conscience parfaitement tranquille. Si la Constitution ne reçoit jamais d'infraction plus forte, elle est sûre d'être éternelle.

Je n'ai pris la parole dans cette question que pour assurer la sincérité et la franche exécution de nos institutions constitutionnelles et en particulier de la loi électorale ; il est donc bien entendu qu'à mes yeux toute loi tendant à allouer une indemnité aux députés ne pourrait être applicable qu'aux membres des Législatures qui suivront celles-ci. C'est dans

ce sens que j'appuie l'ordre du jour de l'honorable M. Jacquier bien que je n'en approuve pas la rédaction, qui ne préjuge pas la question.

PRESIDENTE. Il deputato Bon-Compagni ha facoltà di parlare.

BON-COMPAGNI. Una legge che attribuisca una retribuzione, una indennità, un vantaggio pecuniario qualunque siasi ai deputati, è ella o non è contraria all'articolo 50? Tale è la questione che la Camera debbe esaminare.

Infatti, se una tal legge contiene questa contraddizione coll'articolo 50 dello Statuto, noi dobbiamo assolutamente chiudere la via ad ogni proposizione di questa fatta, o venga essa per mezzo di petizioni, o venga per l'iniziativa che possa assumere alcuno dei membri di questa Camera. Se questa contrarietà non esiste, la Camera debbe accogliere la petizione che ci fu riferita. Perciò io non potrei secondare l'ordine del giorno che fu proposto dall'avvocato Gianone, secondo il quale la Camera passerebbe all'ordine del giorno sopra questa petizione senza chiudere la via alle altre proposizioni che potessero venir fatte in questo senso: giacchè è spirito, è natura dei Governi costituzionali che a tutte le deliberazioni che si prendono dai deputati della nazione nei termini delle loro attribuzioni costituzionali possano in qualche modo partecipare tutti i cittadini per mezzo delle petizioni che si porgono alle due Camere.

Per risolvere la questione che mi sono proposto leggo l'articolo 50 dello Statuto:

« Le funzioni di senatore e di deputato non danno luogo ad alcuna retribuzione o indennità. »

Io confesso sinceramente che allorquando, dopo d'aver letto quest'articolo, io prendo a dimostrare la proposizione negativa, mi trovo in quell'impiccio in cui si trovano tutti coloro che prendono a dimostrare una proposizione per sé stessa evidente ed incontrastabile.

Infatti, si legga quest'articolo a chiunque non sia avvezzo alle sottigliezze legali, a chiunque non abbia lo spirito preoccupato di buona fede da un sistema politico, e son certo che non troverete uno che vi risponda che quest'articolo sia compatibile con una legge la quale faccia un assegnamento a favore dei deputati.

Egli è evidente che quando una tal legge esistesse, quest'articolo cesserebbe di avere alcun effetto; ora una legge per cui la disposizione di un'altra legge cessi di aver effetto, evidentemente non è più un'interpretazione, ma un'abrogazione. Se noi ammettessimo la petizione che ci fu riferita, noi ammetteremmo la possibilità di una legge così fatta, e non si potrebbe a meno di dire che noi ammetteremmo la possibilità dell'abrogazione dell'articolo 50 dello Statuto.

Ci si venne dicendo che i termini di quest'articolo erano negativi, non proibitivi.

A dir vero, parmi che siffatta nozione non corrisponda punto al concetto che propriamente si dà e si debba dare alla legge; una legge comanda o vieta, non nega e non afferma.

Allorquando la legge si è espressa nella forma di una proposizione che enuncia un fatto, essa vuol dire che questo fatto esiste sinchè dura la legge; le funzioni di senatore e di deputato non danno luogo ad alcuna retribuzione od indennità; è quanto dire, finchè dura in vigore il nostro Statuto, quelle funzioni non danno luogo a retribuzione o indennità. Dunque è lo stesso che se lo Statuto avesse detto non daranno luogo ad alcuna retribuzione od indennità, perchè allorquando il legislatore dice che una cosa debbe essere, con ciò stesso egli esclude la possibilità di un fatto contrario.

Si volle anche sostenere che se si escludeva la possibilità

di una retribuzione o di un'indennità, non si escludeva quello di un rimborso; ma veramente non posso concepire in qual forma potrebbe darsi questo rimborso. Se il rimborso si volesse retribuire nella forma che è conforme alle leggi civili, si dovrebbe dire che non si possa statuire una somma fissa da allegarsi ai deputati, ma che ciaschedun deputato darà il conto dello speso per la sua deputazione, e che questo conto debba essergli rimborsato. Ciò che in pratica si ridurrebbe ad una proposizione strana, che io credo non abbia potuto cadere in mente di chicchessia. Introducendo un assegnamento fisso, si verrebbe sempre a corrispondere una retribuzione od una indennità.

Si disse altresì che la legge non esclude la possibilità di una convenzione, che ciò che si potrebbe fare per una convenzione debba potersi fare per legge; io qui non entro nella questione dell'effetto legale che possa o non possa avere una convenzione di tal fatta; questo effetto sarebbe cosa da decidersi dai tribunali, non dal potere legislativo. Ma certamente quando sia dimostrato che la legge, assegnando una indennità od un rimborso, stabilirebbe cosa contraria a quello che stabilisce lo Statuto, con ciò solo avremo dimostrato che la legge non debbe farsi, che non può prendersi in considerazione la petizione che accenna ad una così fatta proposizione.

Si dice che sarebbe contraria a questa interpretazione la disposizione della legge elettorale che vuole eleggibili tutti i cittadini senz'alcun...; ma chi non sa che altro è l'eguaglianza dei diritti, altro è l'eguale possibilità che tutti i cittadini abbiano di esercitarli? Un altro articolo dello Statuto dichiara eziandio che tutti i cittadini sono ammissibili a tutte le funzioni dello Stato, e chi dirà che sia contrario a quell'articolo il fatto per cui i funzionari pubblici si scelgono fra coloro che hanno fatto questi o quegli studi, che adempiscano a questa od a quella condizione?

Si parlò ancora della retribuzione che era stata proposta per le funzioni di presidente e di questori della Camera.

Io non entrerei in tale questione se non avessi fatto parte del Ministero che faceva una tale proposizione, ma egli è evidente che l'articolo 50 non poteva opporvisi, chè non si trattava delle funzioni di senatore o di deputato, ma di presidente e di questori. Intendendo la legge a questo modo, noi non facevamo altro che seguir l'esempio di quasi tutte le libere nazioni che dichiararono gratuite le funzioni di senatore e di deputato, e che retribuirono poi quelle di presidente e di questore, quando invece non se ne può trovare alcuna la quale, dopo avere dichiarate gratuite le funzioni dei deputati, abbia loro fatto un assegnamento a titolo di rimborso. Ed in tali materie si vuol tenere gran conto dei precedenti e degli esempi.

Non mi occuperò delle altre obiezioni, non di quelle dedotte dacchè gli impiegati membri della Camera riscuotono gli stipendi assegnati alle loro funzioni. Noi entriamo qui in un altro ordine di questioni; se l'articolo dello Statuto estasse ad un tale percezione di stipendio, ne verrebbe per conseguenza che si dovesse togliere a loro, non che si dovesse dare agli altri.

Tale questione sarà agitata nella Camera fra pochi giorni, allorquando verrà in discussione la proposta Martinet. Io credo insomma che la proposizione introdotta qui in via di petizione appartenga ad un altro ordine d'idee, che si riferisca ad un altro sistema di libertà diverso da quello che è consacrato dallo Statuto.

Sotto qualunque forma si affacci la libertà, in qualunque parte del mondo ella sorga, io la saluterò co' miei applausi, purchè sia una libertà sincera, purchè non serva di pretesto

nè all'ambizione di un principe, nè alla licenza di una moltitudine. (*Bravo! Bene!*)

Ma qui, nel nostro paese, che ci ha eletti a suoi deputati, io non ne ammetterò mai una nè maggiore, nè minore, nè diversa da quella che è sancita nello Statuto, perchè quella sola è libertà legale, e perchè è libertà legale è sola libertà vera, è libertà durevole. (*Bene! Benissimo! a destra*)

COSSU. Se la questione si esaminasse dal solo lato della giustizia e della convenienza, e non fossimo in presenza d'una legge chiara nella lettera e nella sentenza, non esiterei un momento a pronunciarmi per l'affermativa, e concorrerei ben volentieri nella sentenza di chi opina per il compenso da fissarsi a' deputati.

È naturale infatti ai dettami di giustizia che l'opera dell'uomo sociale che impiega in altrui beneficio, che sacrifica tutto, comodità, interessi, e incontra danni e pericoli, meriti soddisfazione all'importanza sua corrispondente; massima questa che prende sempre forza maggiore a vista del principio che chi sente il comodo subir debbe l'incomodo.

Ora, se i deputati rappresentano la nazione, se risentono spese e perdite immense, se soffrono incomodi e pericoli, se i rappresentanti ne provano il vantaggio, è pur giusto che compensino l'opera di questi uomini che consacrano la loro vita al bene loro.

Ma avendo noi a fronte una legge troppo chiara che non ammette interpretazione di sorta, resistendovi lo spirito della legge ch'ebbe in mira anche il decoro della sublime destinazione di chiarissimi cittadini che nel servire la patria adempiono al sacro dovere che corre ad ogni cittadino cui fu larga natura de' suoi doni, ed ebbe e mezzi e volontà di procurarsi i lumi necessari per servirla debitamente, onorevolmente, disinteressatamente, da cui rifugge l'idea di compenso sotto qualunque rapporto o denominazione, non posso creder giusta la domanda.

Nè si dica che non è proibito il compenso, ma la retribuzione o l'indennità, poichè in mio senso ogni compenso si contiene nella clausola e nel concetto veramente proibitivo della legge. Il legislatore nella generalità ha inteso comprendere ogni specie.

Nè si porti in esempio il mandato ordinario che non ammette mercede, eppure non esclude l'onorario; sia perchè nel caso nostro facciamo pure i nostri interessi, sia perchè manca la ragione fondamentale della dignità del mandato nei casi ordinari che un vero compenso dà a' generosi amatori della patria, sia infine perchè nel primo caso la legge lo accorda, qui interdice ogni indennità.

Per queste ragioni credo contraria la petizione allo Statuto, ed appoggio l'ordine del giorno.

GIANONE. Allorquando io ebbi a proporre l'ordine del giorno, secondo cui si lasciava intatta la questione, io mi proponeva un duplice scopo: primieramente, di risparmiare tempo alla Camera evitando una discussione che io credeva inopportuna; in secondo luogo, io mi proponeva di evitare all'occasione di una petizione, e così in una circostanza che non mi parve opportuna, una deliberazione qualunque che pregiudicasse in qualsiasi senso una questione di tanto interesse e di tanta delicatezza.

Il primo scopo in ora confesso che non si potrebbe più conseguire, dopo che tanti oratori presero la parola in un senso e nell'altro; io credo tuttavia che si possa ancora ottenere il secondo, che, cioè, non si abbia in una discussione, eccitata in occasione di una semplice petizione, a pronunciare sopra una materia cotanto grave. Le stesse ragioni svolte da tutti gli oratori che parlarono in entrambi i sensi

mi persuadono che la questione è di grande importanza, e perciò sotto questo rapporto io insisto nel mio ordine del giorno.

L'onorevole deputato Bon-Compagni sostenne che allorquando si presenta una petizione, o si deve accogliere e darle passo acciocchè faccia il suo corso, ovvero si deve respingere, e respingere in modo che non abbia più a riprodursi; io sostengo che basta che l'oggetto della petizione sia inopportuno nelle circostanze in cui si presenta, perchè la petizione si possa bensì respingere, senza però troncargli la via alla riproduzione della medesima in altre circostanze; inopportunità questa che si presenta appunto circa la petizione di cui si tratta, massime ritenute le circostanze in cui ci troviamo, e soprattutto le circostanze finanziarie per cui in qualunque modo si venisse a risolvere la questione, non sarebbe però possibile il dare esecuzione a quanto si decidesse in senso favorevole.

Insisto perciò nel mio ordine del giorno in quanto che tende a lasciare intatta la questione, e a non troncargli la strada a che si possa, allorchè l'occasione sarà propizia, ritentare una discussione di tanto interesse per i deputati e pel paese.

MELLANA. Io propongo una questione pregiudiziale a quella pregiudiziale posta dal signor presidente: cioè se possa la Camera passare ai voti sulla questione che fin qui l'ha occupata. Io ritengo che la Camera non può votare su questa proposizione, nel dubbio che sia costituzionale o no la domanda contenuta nella petizione di cui si tratta.

Intendo benissimo che può la Camera, qualora si presentasse una questione apertamente incostituzionale, non occuparsene, ed essere anzi debito del presidente d'impedirne la discussione. Per esempio, se vi fosse qui un maniaco che presentasse una petizione per rimettere la censura, o che chiedesse una consimile cosa, il presidente si opporrebbe certamente a che se ne parlasse. Ma ora che si è discusso lungamente se quella petizione sia o no contraria all'articolo 50, niuno può dire che non sia un'interpretazione che noi vogliamo fare di quell'articolo dello Statuto; ed io ripeto che noi non possiamo dare interpretazione se non per legge, vale a dire col concorso dei tre poteri. E credo mio debito di osservare a' miei onorevoli colleghi che se noi prendessimo su questa petizione una decisione quale venne appoggiata dall'onorevole signor Bon-Compagni, potremmo cadere in questo inconveniente, che, cioè, qualora questa petizione fosse mandata al Senato, questo potrebbe prendere una decisione contraria. E vorremo lasciare noi il paese in questa condizione, che cioè un potere avesse pronunciata incostituzionale una domanda e l'altro l'avesse dichiarata costituzionale? Ecco quindi la necessità che emerge, che le interpretazioni degli articoli dello Statuto siano fatte per legge.

Io adunque pongo la questione pregiudiziale, che cioè non si può votare se sia o no incostituzionale questa petizione; e porto perciò opinione che la medesima sia mandata agli archivi della Camera onde, quando avvenga il caso che sia presentato alla Camera un progetto di legge in questo senso, possa questa farne il caso che crede opportuno.

PRESIDENTE. Domando se la proposta Mellana sia appoggiata.

(È appoggiata.)

FARINA P. Quando il signor Brunier mi citava l'esempio che i magistrati ammessi nella prima Legislatura venivano posteriormente esclusi dalla deliberazione presa da questa Camera, confondeva visibilmente due Legislature diverse. Ora, se è lecito ad una Legislazione seguente cambiare quello che

fu deciso in una Legislatura antecedente, non è certo lecito ad una stessa Legislatura di cambiare le sue determinazioni, e questo sta espressamente scritto nella legge.

Io poi non divido l'opinione dell'onorevole Bon-Compagni che lo stesso sia una deliberazione presa su di una petizione ed una deliberazione presa per legge.

Quando si presenta una petizione alla Camera, la quale la invita a deliberazioni legislative, non si fa altro che eccitare l'iniziativa della Camera acciò proponga quella determinata legge.

Ora, se la Camera manda questa petizione o agli archivi od al Ministero, è indubitato che implicitamente vi dà approvazione, ciò che costituisce un eccitamento a proporre questa legge. Quando adunque la Camera non vuole nè approvare, nè disapprovare le massime espresse nella petizione per lasciare la cosa intatta, non ha altro mezzo che di dire: *la Camera passa all'ordine del giorno.*

In conseguenza io trovo che ben fece la Commissione, la quale, volendo evitare appunto di entrare nella discussione di merito su questa petizione, si attenne al principio di passare sulla medesima all'ordine del giorno; il che non toglie che si possa presentare una legge a questo proposito, anzi questo è già avvenuto, perchè io ricordo che nella prima Legislatura furono presentate petizioni su quest'argomento, sulle quali la Camera era passata all'ordine del giorno, e ciò non ostante vi fu un deputato che presentò una legge per l'indennità da darsi ai deputati, che venne dalla Camera rigettata. Conseguentemente non si pregiudica punto nè poco la questione adottando in proposito l'ordine del giorno.

In seguito il signor Brunier mi parve confondesse altresì la facoltà di stipulare per contratto un'indennità, la quale veramente anche a me non sembrerebbe esclusa dall'articolo 50 coll'obbligo di dare questa indennità. Nell'occasione di una supplica non si può entrare in cose generali, bisogna considerare se i termini della supplica sono o no in contraddizione colla legge; non si tratta *de lege constituenda*, si tratta *de lege constituta*, e se la Camera, ripeto, non ha altra risorsa che di passare all'ordine del giorno per non pregiudicare la questione, non vedo qual altra conclusione possa adottare.

Il signor Brunier confuse ancora l'esenzione coll'indennità, ed io credo che l'esenzione concessa ai deputati non abbia nulla a che fare coll'indennità propriamente detta. Confuse infine la questione di togliere lo stipendio agli impiegati coll'indennità ai deputati. Tutte queste cose sono questioni di massima in cui non si deve entrare all'occasione di una petizione che si deve implicitamente o approvare nei termini in cui sta, o, non volendola approvare, bisogna passare necessariamente all'ordine del giorno.

Non posso neppure convenire col signor deputato Mellana che la Camera non possa interpretare lo Statuto quando è chiamata a praticarlo; la Camera certamente deve interpretare lo Statuto in tutte quelle cose che si riferiscono al suo andamento interno. Sarebbe ridicolo che la Camera prima di dare giudizio sopra una petizione andasse a sentire il Senato ed il potere esecutivo sulla petizione stessa; tutte le volte che la Camera è chiamata ad applicare questo giudizio, lo deve applicare senza timore. Qui non si tratta di fare una legge per tutti, ma è soltanto per l'esecuzione delle proprie attribuzioni che essa interpreta per sé lo Statuto, e il Senato lo interpreterà per sé come crederà meglio.

Quando il Senato e la Camera vorranno che l'interpretazione sia obbligatoria per tutti, allora proporranno una legge, ed il caso sarà diverso, ma, ripeto, un caso non si deve scambiare con un altro.

Per tutti questi motivi sostengo le conclusioni emesse dalla Commissione come le sole possibili, le sole che non possano incontrare una discussione che per ora è affatto fuori di proposito.

BON-COMPAGNI. Io debbo dichiarare che non ho inteso dire che allorquando la Camera accetta una petizione ponga il principio di una legge, faccia lo stesso che se accettasse una legge su questa materia.

Ho inteso dire che se una proposizione è incostituzionale, non si deve accettare nè la petizione, nè la proposta che venga fatta da un deputato, ma che si debba passare all'ordine del giorno sulla petizione, non prendere in considerazione la proposta.

Che se la proposizione non è incostituzionale, è dovere della Camera tener conto delle petizioni che le pervengono, e che i cittadini ci mandano usando di un loro diritto.

D'AVIERNOZ. L'ordre du jour pur et simple doit avoir la priorité.

Je prierais M. le président de le mettre aux voix avant tous les autres.

JACQUEE. Je désire faire quelques observations en réponse à l'honorable M. Bon-Compagni. Il nous a dit que les fonctions de député étaient comme toutes les autres; que tous les citoyens avaient droit d'y être appelés, mais que tous n'en étaient pas dignes. Cette comparaison est inexacte en ce sens que toutes les autres fonctions sont rétribuées, tandis que celles du député dépendaient de la fortune, elles ne seraient pas toujours le gage de sa capacité.

Il nous a dit que dans tous les régimes constitutionnels les députés n'avaient perçu aucune indemnité. Mais l'histoire des nations qui ont le régime représentatif nous apprend que si au début les députés n'ont eu à recueillir que des ennuis et subir des dépenses, ce système a dû nécessairement être à jamais aboli.

Quand je me suis servi du mot *remboursement* je n'ai pas entendu lui donner la signification de *traitement*. Le Gouvernement a mille moyens de placer les députés dans une position indépendante et de les compenser des dépenses auxquelles ils sont soumis. J'ai dit, par exemple, qu'il pourrait mettre à leur disposition les malles-postes pour venir ici et retourner chez eux. C'est là une espèce de remboursement, comme pour les députés sardes voyageant sur les bateaux à vapeur.

Enfin il nous a dit qu'il voulait la liberté ni plus ni moins grande que le Statut; soit, j'applaudis à cette manifestation. Mai nous aussi nous la voulons! Nous l'avons voulue à une époque où il y avait danger de la vouloir, nous la voulons encore la liberté, mais avec sa sœur et sa meilleure amie: l'égalité. (Bravo!)

Varie voci. La chiusura! la chiusura!

PALLUEL. Je demande la parole.

PRESIDENTE. La chiusura essendo chiesta, io domando se è appoggiata.

(È appoggiata.)

Ora debbo metterla ai voti...

PALLUEL. Je demande la parole contre la clôture. Je ne veux que dire quelques mots. Je ne veux pas entrer dans le mérite de la question, elle a été suffisamment développée par les honorables préopinants. Mais avant que la clôture soit prononcée je tiens à constater un fait que l'initiative de cette proposition ne vient point, comme l'a dit le général D'Aviernoz, de la Chambre ou de quelques députés, mais qu'elle vient d'une pétition faite par quelque habitant des États. J'ajoute à ce sujet que le Conseil provincial d'Albertville à

émis le vœu, partagé par les Conseils divisionnaires de la Savoie, que les députés reçoivent du Gouvernement une indemnité. J'ai moi-même déposé dans la dernière Législature une pétition à ce sujet, et je l'ai appuyée comme se référant à une question de la plus haute importance politique.

PRESIDENTE. Je vous fais observer que vous avez demandé la parole contre la clôture, et non pas sur le mérite de la question.

PALLUEL. C'est bien contre la clôture que je parle, puisque je rappelle des faits qui avaient besoin d'être connus avant la votation. Il faut que l'on sache bien que les populations de Savoie attachent un grand intérêt à l'admission de l'indemnité. Elles ont acquis la conviction que c'est par ce moyen seulement qu'elles auront une bonne représentation nationale. Sans cela, elle sont menacées, dans un avenir prochain, de ne plus trouver de députés. Voilà tout ce que j'avais à dire.

PRESIDENTE. Pongo adunque ai voti la chiusura della discussione.

(La discussione è chiusa.)

JACQUIER. Je demande la parole.

PRESIDENTE. Scusi, ma non può parlare, perchè la discussione è chiusa.

JACQUIER. C'est seulement pour demander le scrutin secret pour mon ordre du jour.

PRESIDENTE. La questione fu posta nei termini di questione pregiudiziale, che non vi era cioè luogo a discutere, perchè contraria allo Statuto, e quindi si proponeva l'ordine del giorno puro e semplice.

Il deputato Mellana veniva proponendo un'altra questione pregiudiziale, e chiedeva che anche sopra questa si votasse. Io devo far osservare al deputato Mellana che nelle questioni pregiudiziali non vi possono essere diversi ordini; ma ve ne è un solo: la questione pregiudiziale è quella sulla quale, secondo il regolamento, non vi ha luogo a deliberazione. Ora è inutile il dire le diverse ragioni che c'inducono a questo; saranno tutte ragioni queste per rigettare la nuova questione pregiudiziale, ma, come dissi, non ve ne può essere di diversa natura; e dal momento che ve ne ha una sola, su cui, come si osservò, non vi è luogo a discussione, si può dunque soltanto votare contro, ma non può mai essere il caso di formulare un'altra questione pregiudiziale; poichè, ripeto, il regolamento dice espressamente: « La questione pregiudiziale è quella che stabilisce che sopra una data questione non si debba deliberare; » è quindi evidente che non si potrà mai formularne un'altra sotto un altro aspetto. Io credo per conseguenza di dover porre ai voti puramente la questione pregiudiziale.

DEMARTINEZ. Lisez la proposition Mellana, monsieur le président!

BARBIER. Nous ne pouvons par voter sans la connaître.

PRESIDENTE. La proposizione del deputato Mellana è per la trasmissione della petizione agli archivi della Camera, senza pregiudicare per nulla la questione.

D'AVIERNOS. Si une proposition dans le sens de la pétition dont il s'agit nous venait du Ministère après avoir passé au Sénat, nous pourrions délibérer si nous devrions l'accepter ou la refuser; mais toute initiative directe ou indirecte dans cette matière nous pose en face de la nation sous un jour qui ne me plaît pas. En conséquence je suis d'avis de passer à l'ordre du jour pur et simple.

PRESIDENTE. Leggerò pure l'ordine del giorno Giandone:

« La Camera, senza entrare nella questione se la petizione

di cui si tratta sia contraria o no allo Statuto, passa sulla petizione medesima all'ordine del giorno. »

L'ordine del giorno della Commissione è già conosciuto.

JACQUIER. Je demande la parole.

PRESIDENTE. Su che cosa?

JACQUIER. Pour demander le scrutin secret sur toutes les propositions, ou ordres du jour.

PRESIDENTE. Ora debbo porre ai voti la proposta della Commissione. . .

MELLANA. Se la questione pregiudiziale porta che non si deliberi niente su questa materia, poco m'importa che sia quale fu posta dalla Presidenza; ma se la questione pregiudiziale indicasse che la Camera decide di non occuparsene in quanto che riconoscerebbe che l'oggetto in discussione sarebbe contrario allo Statuto, io dovrei oppormi, perchè sarebbe così pregiudicata la questione, e la Camera, dichiarando di non voler prendere deliberazione alcuna, la prenderebbe infatti in senso negativo; ciò posto, dico, io insisterei nella mia proposta.

SAPPA, relatore. Domando la parola semplicemente per avvertire che l'ordine del giorno proposto dalla Commissione è puro e semplice, e non pregiudica niente la questione; i motivi per cui la Commissione credette dover proporre quest'ordine medesimo sono pienamente estranei ad esso; su di essi la Commissione si è appoggiata per proporlo; ma intanto non propone che un ordine del giorno puro e semplice lasciando pienamente intatta la questione.

PRESIDENTE. Allora l'ordine del giorno puro e semplice deve avere la precedenza.

BUNICO. Domando la parola.

Io credo che le conclusioni della Commissione delle petizioni non siano mai pure e semplici, nemmeno quando essa propone l'ordine del giorno. La Camera ha incaricata quella Commissione di esaminare tutte le petizioni, di farne un rapporto al Parlamento e di spiegargli i motivi per cui la Commissione entra in una piuttosto che in un'altra conclusione; quindi io tengo per fermo che l'ordine del giorno proposto dalla Commissione delle petizioni non sia, nè possa essere puro e semplice, ma che sia invece un ordine motivato proposto dalla Commissione, e che il suo relatore non ha neppure più potuto cambiare, nè anco volendolo.

FARINA P. Io non posso sottoscrivere all'opinione dell'onorevole preopinante, perchè nell'ordine del giorno proposto dalla Commissione non è formulata veruna conclusione oltre a quella dell'ordine del giorno puro e semplice. Altro è che la Commissione dica: considerando la tale o tal altra cosa propongo l'ordine del giorno, altro è che inserisca nell'ordine del giorno i motivi per cui fa tale proposizione.

L'esposizione di questi motivi nelle conclusioni della Commissione hanno il vigore che hanno i *considerando* in una sentenza. I motivi di una sentenza non fanno parte integrante di essa, e così i motivi per cui la Commissione ha proposto quest'ordine del giorno non fanno parte di esso, e la proposta su cui deve deliberare la Camera è un ordine del giorno puro e semplice, e non altro.

PRESIDENTE. Consulterò la Camera intorno alla precedenza da darsi agli ordini del giorno che si sono proposti.

MICHELINI. Domando la parola sulla posizione della questione.

Mi pare non potersi negare che l'ordine del giorno puro e semplice debba avere la precedenza.

Il relatore della Commissione dichiarò aver inteso di presentare l'ordine del giorno puro e semplice.

Ove quest'ordine del giorno della Commissione non esi-

stesse, vi sarebbe quello proposto dal generale D'Aviernoz; ad ogni modo l'ordine del giorno puro e semplice deve avere la precedenza.

PRESIDENTE. Consulterò la Camera sulla questione di precedenza.

Chi intende di dar la precedenza alle conclusioni della Commissione voglia alzarsi.

(La Camera dà la precedenza alle conclusioni della Commissione.)

JACQUIER. Je demande encore le scrutin secret.

PRESIDENTE. Secondo il regolamento non basta la domanda di un solo deputato, ma è d'uopo che sia chiesto da dieci membri.

(Si alzano più di dieci membri.)

Parmi che il regolamento autorizzi lo scrutinio segreto allora solamente che si tratta di proposte di legge.

Varie voci. No! no! Per qualunque deliberazione.

PRESIDENTE. (Dopo letto il regolamento) Si procederà allo squittinio segreto.

CAVOUR. Abbia la compiacenza di spiegare il voto.

PALLUEL. Il faudrait voir si la Commission persiste dans son ordre du jour.

PRESIDENTE. Quando la Commissione ha dichiarato che voleva l'ordine del giorno puro e semplice. . .

PALLUEL. (In mezzo al mormorio) Il est certain que quelques-uns des membres de la Commission ont adopté ces conclusions, parce qu'ils ont eu l'intime conviction qu'elles ne préjugeaient en rien sur cette question, et qu'elles la laissaient complètement intacte. . .

PRESIDENTE. Non pare che vi possa essere dubbio dopo la dichiarazione della Commissione; essa dice che le sue conclusioni sono per l'ordine del giorno puro e semplice, e scevera le medesime dalle considerazioni che vi sono annesse.

Io credo che veramente dovrebbe precedere la questione pregiudiziale, ma dopo che la Commissione ha fatto le sue dichiarazioni in questo senso, è chiaro che non può essere considerato altrimenti che come un ordine del giorno puro e semplice, il quale non pregiudica nessuna questione.

GIANONE. Domando la parola.

Voci numerose. Ai voti! ai voti!

GIANONE. È per ritirare il mio ordine del giorno, dacchè la Commissione ha ritirato i motivi del suo.

PRESIDENTE. Non è più questione di ritirare. . .

Si procederà allo squittinio segreto.

Quelli che vorranno adottare le conclusioni della Commissione porranno la palla bianca nell'urna posta sulla tribuna, e quelli che vorranno respingerle porranno la palla nera nell'urna che sta sul tavolo a destra.

Risultato della votazione:

Votanti	151
Maggiorità assoluta	66
Voti favorevoli	87
Voti contrari	44

(La Camera adotta le conclusioni della Commissione.)

Ora può ripigliarsi la relazione delle petizioni. I signori relatori sono chiamati successivamente alla ringhiera.

SAPPA, relatore. Petizione 904. Converso Michele, di San Maurizio, espone che ha una lite vertente sin dall'anno 1845 avanti il tribunale di prima cognizione di Torino, patrocinata dall'ufficio dei poveri, e si lagna della poca sollecitudine del medesimo nel tutelare i suoi interessi.

L'avvocato dei poveri con sua annotazione si spiega che il

lamentato ritardo proviene dalla decorrenza dei termini stabiliti dalla legge.

La Commissione, considerando che quand'anche sussistessero le lagnanze del petizionario, non consta che egli siasi anzitutto rivolto al primo presidente del magistrato ed al dicastero del guardasigilli, epperò non risulti abbastanza che non abbia per quei mezzi ordinari ottenuto giustizia, ed aver dovuto solamente in quel caso ricorrere alla Camera, vi propone l'ordine del giorno.

(Messe ai voti queste conclusioni, sono approvate.)

Petizione 927. Scagno Luigi, da Pinerolo, chiede che tanto i tribunali giudiziari, quanto le autorità amministrative ritengano le denominazioni con cui venivano indicati i corrispondenti uffizi al tempo dei Romani, dacchè crede ne possa derivar lustro maggiore alle dette autorità, e nuova spinta all'italiano risorgimento.

La Commissione non giudicò che fosse il caso di aderire a questa proposta, cui non ravvisa bastevolmente giustificata, quindi vi propone l'ordine del giorno.

(Messe ai voti queste conclusioni, sono approvate.)

Petizione 924. Raimondo Luigi, sergente d'artiglieria, sino dal 6 marzo scorso rappresentava alla Camera un'incongruenza che egli ravvisava nell'aver mantenuto a 10 anni il corso o la ferma dei soldati di cavalleria che volontariamente s'ingaggiano in quest'arma, mentre per l'artiglieria e per gli altri corpi il loro servizio non sarebbe che d'anni otto, e tale incongruenza la farebbe consistere in ciò, che questi dopo otto anni possono godere del cospicuo vantaggio di rimpiazzare altri chiamati alla leva militare, e facilissimamente anche una seconda volta percorsi altri otto anni prima di aver toccata l'età d'anni 36, siccome è prescritto dal regio editto e regolamento militare del 1834, mentre i volontari di cavalleria debbono passare due anni di più prima di poter godere di quel favore, e nel corso di questi due anni può facilmente avvenire di rendersi invalidi da ulteriore servizio per cadute da cavallo ed altri infortunii, e così esserne anche privati, e qualora anche pervenissero dopo i primi dieci anni a goderne, sarebbe impossibile di approfittare di un secondo rimpiazzamento, perchè avrebbero già toccata l'età d'anni 38, in vista del che chiede sia tolta cotale disparità, ed i soldati volontari, a qualsiasi arma appartengano, siano pareggiati, sicchè compiti otto anni di servizio, possono tutti godere del favore del rimpiazzamento.

La vostra Commissione sebbene riconosca che la disposizione dei regolamenti militari ai quali il petente accenna sia appoggiata alla natura del servizio di cavalleria, il quale richiede più lunga istruzione, giudicando tuttavia che il maggior servizio a cui soggiacciono questi militari può meritare d'altro canto altri riguardi, vi propone di trasmettere questa petizione al ministro della guerra ed agli archivi della Camera per averla in considerazione quando si trattasse di compilare questa legge organica.

(Messe ai voti queste conclusioni, sono approvate.)

Petizione 917. Adelaide De la Rue, moglie di Luigi Piccoli, di Beverino, provincia di Levante, espone che il fu Angelo Piccoli, morto il 24 settembre 1846, vestiva l'abito clericale col proposito di percorrere la carriera ecclesiastica, ma che imperiose circostanze di famiglia lo impedirono di entrare in seminario a continuare i suoi studi, per il qual motivo il vescovo lo avrebbe denunziato al Ministero della guerra come colui che avrebbe cercato di sottrarsi alla legge della leva militare col pretesto di dedicarsi alla carriera sacerdotale; che fu perciò costretto a recarsi al deposito del reggimento al quale venne ascritto, ed abbia inutilmente rappresentati i motivi di

salute per cui aveva pur diritto all'esenzione dal militare servizio, talmente che sia stato obbligato a farsi surrogare con grave spesa.

Essendo l'Angelo Piccoli deceduto nell'anzi accennata epoca, cioè in novembre 1846, ed avendo istituita la ricorrente sua erede universale, essa chiede alla Camera che voglia interporre la sua autorità acciò il surrogante il detto Piccoli, certo Spertino Giovanni Antonio, di Canelli, provincia d'Asti, venga dispensato dal militare servizio, e sia il medesimo soddisfatto di quanto va tuttavia in credito per detta surrogazione a spese del Governo, o del vescovo, o del commissario delle leve, e che essa riceva da essi la restituzione delle lire 1600 che perciò furono già dal defunto Piccoli sborsate al suo surrogante.

La Commissione, ritenuto che non consta che la petizionaria abbia già a quest'effetto ricorso all'autorità competente, nè risulta che le sia stata negata giustizia, e considerando che dal complesso delle circostanze esposte non sarebbero nemmeno dimostrate abbastanza le ragioni della ricorrente, vi propone l'ordine del giorno.

(Messe ai voti queste conclusioni, sono approvate.)

Petizione 915. Antonio Borghese, prendendo argomento dal progetto di legge proposto alla Camera dal deputato Demarchi in adunanza del 19 febbraio dell'anno passato, per regolare gli stipendi e le pensioni degli impiegati, rappresenta essere ingiusto il principio in detto progetto enunciato, nel quale le ideate riduzioni dovrebbero cominciare dagli stipendi che eccedono le lire 2500, e vorrebbe che le riduzioni da operarsi non potessero applicarsi agli stipendi inferiori alle lire 4000 che sono il corrispettivo di lunghe e laboriose carriere.

E facendosi in singolar modo a descrivere le difficoltà che s'incontrano nell'intraprendere e nel percorrere la carriera nell'amministrazione dell'insinuazione e demanio, chiede una energica e non ritardata disposizione, che, allargando i limiti e le graduazioni del regio brevetto 8 agosto 1822, migliori la troppo meschina condizione degli impiegati demaniali, col portare il *minimum* dell'aggio od assegnamento degli insinuatori a lire 1200 annue, coll'aumentare le graduazioni portate dal sovraccennato regio brevetto in modo che, dedotte le spese per collaboratori e quelle per spese d'ufficio rimangano ad un vecchio insinuatore padre di famiglia, e giunto, dopo lunghe ed onorate fatiche, ad un ufficio di lire 100,000 d'introito, lire 3000 almeno di proventi; col portare a più equa misura l'aggio delle riscossioni eccedenti lire 100,000, il quale non corrisponde ora al lavoro cagionato dall'esazione, ed alla responsabilità del denaro che si ha il carico di esigere.

La Commissione ha creduto che questa petizione la quale sostanzialmente riguarda la condizione degli impiegati dell'amministrazione dell'insinuazione e demanio potesse trasmettersi al ministro delle finanze per gli opportuni riguardi.

(Messe ai voti queste conclusioni, sono approvate.)

RICCI G., relatore. Petizione 498. Enrico Manconi, di Cagliari, rappresenta aver egli servito in qualità di volontario nella segreteria di Stato di Sardegna per anni 6; essere stato quindi nominato a brigadiere nell'amministrazione dei boschi e selve coll'annuo stipendio di lire mille. Dice che non essendogli stati concessi due campari, e non sentendosi l'animo di affrontare i pericoli che incontrava nell'esercizio delle sue funzioni, dovette chiedere la sua dimissione. Ricorre alla Camera perchè voglia interceder dal Governo un qualche impiego.

La vostra Commissione, considerando non essere ufficio

della Camera l'accordare impieghi o raccomandare i postulanti al Ministero, vi propone l'ordine del giorno.

(Messe ai voti queste conclusioni, sono approvate.)

Petizione 972. Lovera Giovanni Battista, già soldato nel 14° fanteria, rappresenta che ebbe la gamba destra amputata in Peschiera, per ferita riportata al passaggio del Mincio, e gli venne accordata la pensione di lire 160.

La Commissione, considerando la posizione del ricorrente degna di riguardo, vi propone l'invio alla Commissione che sarà nominata per l'esame della nuova legge sulle pensioni presentata dal ministro della guerra.

MICHELINI. La Commissione alla quale il signor relatore propone di mandare questa petizione si occuperà a stabilire regole generali: ma qui trattasi di caso speciale. Se pertanto merita qualche riguardo la petizione, come pare, credo piuttosto la si debba mandare al ministro di guerra e marina.

RICCI G., relatore. La ragione per cui la Commissione aveva proposto di mandare questa petizione alla Commissione nominata per l'esame della legge sulle pensioni dei militari si è che il Ministero nell'accordare la pensione di lire 160 aveva adempiuto a quanto la legge ora vigente prescrive riguardo alla pensione dei militari. La Commissione quindi ha creduto di vedere in questa petizione un motivo per appoggiare la domanda d'aumento che giustamente si fa nella nuova legge riguardo ai militari rimasti inabili al servizio per ferite o per sofferte amputazioni.

Del rimanente, la Commissione non ha difficoltà che sia rimandata questa petizione al ministro di guerra e marina.

Non le pareva però dover proporre questo rinvio sul riflesso che il ministro avendo applicata la legge tale quale ora esiste, mentre invece la Commissione che esamina la nuova legge sulle pensioni poteva trarne argomento a dimostrare che l'aumento chiesto nella nuova legge delle pensioni è fondato.

CHIÒ. Mi pare che il triste caso del povero petente meriti da parte nostra il maggior riguardo: è verissimo che l'attuale legge sulle pensioni dei militari limita la pensione dei soldati a 160 franchi, ma non posso far a meno di riflettere come siano a disposizione del Ministero certi gabellotti di rendita più o meno cospicua, e come sia consuetudine di conferire i medesimi a quei militari specialmente che si resero coi loro servigi benemeriti della patria, e che trovinsi in tali critiche circostanze da eccitare tutta la sollecitudine dello Stato.

Quindi io sarei di parere che invece di adottare le meschine conclusioni della Commissione, convenga meglio al patriottismo del nostro Parlamento di ordinare che la presente petizione sia inviata al signor ministro della guerra e marina.

RICCI G., relatore. Ripeto che la Commissione non si oppone al rinvio della petizione al ministro di guerra, soltanto ha spiegato le ragioni per cui si credeva molto più efficace di trasmetterla alla Commissione che esamina la legge sulle pensioni.

CHIÒ. (Con impeto) È il pozzo di San Patrizio questa Commissione, e questa petizione merita maggior riguardo. (Mormorio)

RICCI G., relatore. Siccome ho l'onore anche di far parte della Commissione che è stata nominata per esaminare la legge sulle pensioni, io credo di poter rispondere a nome dei miei colleghi di questa Commissione, che non va al pozzo di San Patrizio quanto è rimandato ad essa, come a qualsivoglia altra Commissione della Camera; credo anzi di dover soggiungere che la Commissione cercò di radunare tutti i lumi pos-

sibili, e dimostrare alla Camera la necessità dell'aumento che viene proposto dal ministro della guerra. Questa considerazione è stata uno dei motivi per cui fu dalla Commissione delle petizioni mandata alla Commissione, che in allora non era ancora nominata, per l'esame della legge sulle pensioni militari.

PRESIDENTE. Non vi è dunque dissenso tra le due conclusioni, perchè la Commissione ha dichiarato che non si opponeva a che fosse questa petizione mandata anche al ministro di guerra e marina. Io credo che il signor deputato Chiò non si opponga a che sia mandata anche alla Commissione eletta per esaminare la legge sulle pensioni militari.

CHIÒ. Io non mi vi oppongo per niente

PRESIDENTE. Porrò dunque ai voti le conclusioni della Commissione emendate dai deputati Michelini e Chiò, onde venga questa petizione mandata alla suddetta Commissione ed al ministro della guerra e marina.

(La Camera approva.)

RICCI G., relatore. Petizione 993. Baltera Francesco, di Masserano, già soldato nel 5° reggimento fanteria, rappresenta che per ferita riportata sui campi di Lombardia andò soggetto all'amputazione della gamba destra nell'ospedale militare di Cremona; lagnasi essergli solo stata accordata l'annua pensione di lire 160, ne chiede un aumento capace a procurargli un onesto sostentamento, attesa la povertà della sua famiglia.

La vostra Commissione, considerando che la pensione di lire 160 è quella determinata dalla legge ora vigente, vi propone di rimandare la presente alla Commissione che sarà nominata per riferire sulla nuova legge delle pensioni presentata dal ministro della guerra.

(Messe ai voti queste conclusioni, sono approvate.)

Petizioni 1018. Molinari Giacomo, d'Airole, antico militare dell'esercito francese, espone che la pensione di cui godeva sotto il cessato Governo, di lire 182, venne ridotta nel 1814 a lire 60. Rappresenta l'insufficienza di questa pensione per il suo sostentamento, e chiede sia ripristinata in lire 160.

La vostra Commissione, a seconda di quanto ha finora deliberato la Camera, ve ne propone l'invio al signor ministro di guerra e marina.

(Messe ai voti queste conclusioni, sono approvate.)

Petizione 1020. Felice Magnani, del collegio di Saluzzola, sott'ispettore demaniale, espone alcuni suoi riflessi intorno alle pensioni civili. Osserva che la ritenenza sullo stipendio onde formare la cassa delle pensioni dovrebbe essere estesa a tutti gli impieghi dello Stato, meno l'armata attiva; che l'epoca determinata per la giubilazione dovrebbe stabilirsi ad anni 56; che per il servizio minore dovrebbero detrarsi 100 lire ogni anno sino agli anni 24, e quindi 75 lire per ogni anno per quelli che contassero meno di 24 anni di servizio. Propone che qualunque sia il grado dell'impiegato giubilato la pensione di riposo sia eguale per tutti e fissata in lire 2400 dopo 56 anni di servizio. Chiederebbe il bilancio della cassa di pensioni da esso proposto venga ogni anno pubblicato.

La vostra Commissione, ritenuto che alcune delle riflessioni del petente potrebbero essere utili quando la Camera dovesse esaminare una legge generale sulle pensioni civili, vi propone il deposito agli archivi.

(Messe ai voti queste conclusioni, sono approvate.)

Petizione 1145. L'avvocato Enrico Prandi, premettendo i titoli di certe sue produzioni letterarie, la stima particolare ond'era onorato dal Re Carlo Alberto, i sentimenti di con-

ferma che si degnò esternargli l'attuale monarca, suo augusto figliuolo, gli sforzi da lui fatti colle opere e cogli uffici presso esteri potentati conosciuti nei suoi viaggi, onde conciliare gli uomini verso la patria e la Casa di Savoia, ricorre al beneficio e patrocinio della Camera, per l'effetto, come egli si spiega, che di ragione.

La vostra Commissione, considerando che resta aperta la via al postulante per far valer i meriti suoi presso il Governo, vi propone l'ordine del giorno.

(Queste conclusioni messe ai voti, sono approvate.)

Petizione 1966. La comunità di Terrasa, espone aver chiesto in quel luogo lo stabilimento di un gabellotto di sale e tabacco. Dice trovarsi a due miglia le comuni in cui si trova la vendita di sale, e quindi ne riesce un grave incomodo per gli abitanti di Terrasa. Espone il carteggio avuto coll'azienda delle gabelle, si lagna delle informazioni meno esatte date dall'ispettore delle gabelle e quindi del rifiuto ricevuto da quest'amministrazione.

La Commissione, considerando essere opportuno che gli abitanti di Terrasa possano procurarsi i generi di privativa col minore loro incomodo, vi propone l'invio al signor ministro di finanze.

(Messe ai voti queste conclusioni, sono approvate.)

Petizione 1992. Il sacerdote Antonio Valvassori, di Bergamo, espone aver egli servito come cappellano nella fanteria lombarda, poscia nel deposito degli uffiziali lombardi in Aosta e quindi fu ringraziato nell'occasione dello scioglimento delle truppe lombarde. Chiede di venir impiegato in qualche ospedale, od in altro modo, purchè possa guadagnarsi onestamente la sua sussistenza.

La Commissione, considerando che il petente sarebbesi già indiritto alle autorità, dalle quali non venne finora provvisto, considerando la qualità d'emigrato del petente, ed i servigi da esso resi, vi propone l'invio al signor ministro della guerra onde vi abbia l'opportuno riguardo.

CAGNARDI. Domanderei che fosse pure inviata al ministro dell'interno, che è quello che ha l'ispezione pei soccorsi che si somministrano ai Lombardi.

RICCI G., relatore. La Commissione avea proposto il rinvio di questa petizione al ministro della guerra, perchè avendo servito come cappellano delle truppe sotto la sua dipendenza, e poi nell'ospedale militare di Biella, parve che avesse più titoli per essere raccomandato al Ministero sotto il quale avea prestato i suoi servigi.

Alcune voci. E all'uno e all'altro.

PRESIDENTE. Metterò ai voti le conclusioni della Commissione, perchè la petizione sia mandata al ministro della guerra.

(La Camera approva.)

La seduta è levata alle ore 4 5/4.

Ordine del giorno per la tornata di lunedì :

- 1° Relazioni di Commissioni, se ve ne saranno in pronto ;
- 2° Risposta del ministro dell'interno alle interpellanze del deputato Bunico sullo scioglimento della guardia nazionale di Nizza ;
- 3° Discussione del progetto di legge per riforme nella Consulta sanitaria marittima di Cagliari ;
- 4° Sviluppo della proposta Louaraz.